

Les Rendez-vous du cinéma québécois

Un cinéma de preneurs de son

Yves Rousseau

Volume 8, numéro 4, juin-août 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1989). Les Rendez-vous du cinéma québécois : un cinéma de preneurs de son. *Ciné-Bulles*, 8(4), 32–35.

Yves Rousseau

Un cinéma de preneurs de son

■ Après une session intensive de cinéma québécois, c'est-à-dire plus

de dix jours de projections, de l'avant-midi jusqu'à tard le soir, pour un total de 101 films, nombre hautement symbolique en ces mois post-jugement de la cour suprême, on est d'abord épuisé, noyé d'images et de sons, surtout de paroles. Ce sont gens de parole, et gens de causerie... Que dire devant l'abondance quantitative, cette masse de pellicule présentée à Montréal du 3 au 11 février dernier dans le cadre des septièmes Rendez-vous du cinéma québécois ? Comment déceler ce qui se cache derrière l'apparente opulence de la production cinématographique de ce petit peuple, qui passe son temps et son énergie à essayer de se définir, ce qui est le lot de tous les peuples n'ayant ni puissance économique, ni puissance militaire ou démographique. Qui lirait Hemingway s'il était portugais ? La coutume, aux Rendez-vous du cinéma québécois, veut qu'on invite des observateurs étrangers qui se farcissent (excusez l'expression, mais c'est la seule qui traduit à la fois l'idée de quantité mais aussi celle de compression, à la fois temporelle et spatiale) l'exercice du miroir, auquel ils ajoutent une facette dont on ne saurait trop souligner l'importance. Qu'ils soient français, tunisiens, américains, écossais, anglo-canadiens ou autres, ils portent un regard qui, sans être vierge, reste relativement dégagé de ce qui se passe derrière l'image.

Les Rendez-vous du cinéma québécois organisent annuellement un débat où une brochette d'invités se livrent à une dégustation commentée du cru de l'année. Pour avoir assisté à plusieurs d'entre eux, l'auteur de ces lignes a constaté des redondances fort pertinentes dans les propos des invités. Voici en vrac quelques-unes des plus fréquentes remarques émises par ces observateurs.

Le cinéma québécois possède sans doute une qualité moyenne des plus hautes au monde, en ce sens qu'on y compte fort peu de véritables navets ou de produits de pure exploitation. Par conséquent, on y retrouve aussi peu de films ayant une écriture cinématographique vraiment forte. L'idée est de Luc Moullet, cinéaste et critique français. Selon le cinéaste tunisien Nouri Bouzid, les femmes occupent une place exceptionnellement importante derrière la caméra québécoise, de même que les jeunes cinéastes. Il faut dire que cette année, (nous espérons que l'expérience se répètera) les Rendez-vous du cinéma québécois offraient une sélection de films produits par des étudiants en cinéma ou des cinéastes n'ayant eu que peu ou pas d'aide financière ou technique de la part des organismes supposés soutenir un champ culturel qui — comme 95 p. 100 de ce qui se chante, se publie, se joue, se peint, se sculpte, se danse au Québec — ne peut dépasser le stade de projet que grâce à la redistribution par l'État d'une infime part de la richesse collective. Faut-il que les choses aillent mal pour en arriver à faire de pareilles digressions !

M. Bouzid soulignait également avec beaucoup de justesse que le clivage entre les films des jeunes cinéastes et ceux des vieux se retrouve autant dans l'originalité du traitement et des thèmes que dans les moyens financiers et techniques dont disposent les uns et les autres. Chez les jeunes, il décelait la présence d'idées cinématographiques fortes mais souvent diluées par des lacunes structurelles ou laissées pour compte par un développement scénaristique insuffisant; tandis que les plus vieux savent développer des idées de base qui sont plus conventionnelles. Comme chaque année, les invités et certains spectateurs du débat ont mentionné (ou se sont inquiétés de) l'influence grandissante de la télévision sur la production et la diffusion du cinéma québécois.

Qui d'autre qu'un américain pouvait s'étonner de l'absence de violence dans notre cinéma ? Elliott Stein, critique new-yorkais, déplorait (fort diplomatiquement) la tendance logorrhéenne de certains films, de même que le peu de films de genre, à moins que le documentaire social ne soit un genre cinématographique comme le western ou le film policier, ce dont je doute.

Tout lucides et pertinents qu'ils soient, ces propos n'en restent pas moins trop généraux pour ne pas aller voir au niveau des films comment ils se

LE PALMARÈS 1989

BOURSE CLAUDE-JUTRA - O.F.Q.J. :
André Turpin,
Comme hier matin

PRIX NORMANDE-JUNEAU :
Sortie 234
de Michel Langlois

PRIX ANDRÉ-LEROUX :
L'Art de tourner en rond (deuxième partie)
de Maurice Bulbulian

PRIX L.-E.-OUMET-MOLSON :
Kalamazoo
de Marc-André Forcier

PRIX DES RENDEZ-VOUS :
André Roy, pour un texte sur **la Ligne de chaleur** paru dans **24 Images**

PRIX DE LA PHOTOGRAPHIE DE PLATEAU :
Lyne Charlebois pour une photo tirée du film **la Peau et les os**

PRIX GUY-L'ÉCUYER :
Marie Tifo,
Kalamazoo

PRIMES À LA QUALITÉ :
Jean-Claude Lord,
la Grenouille et la baleine
Robert Morin,
Tristesse modèle réduit



Chronique d'un temps flou (Photo : Alain Chagnon)

vérifient ou, ce qui n'est pas pour déplaire, se démentent. Les films qui échappent à nos tentatives de classification, qui n'entrent pas tout à fait dans le portrait de famille restent les objets les plus riches, sinon les plus attirants.

Le documentaire est un art difficile. Mal contrôlé, il peut donner lieu aux pires excès de mauvaise foi esthétique ou éthique. Voir **Mille zéro : la tournée sage** de Bonnie Sherr-Klein et **Chronique d'un temps flou** de Sylvie Groulx dans un même programme, c'est mesurer le fossé qui existe entre pointer une caméra sur quelqu'un et faire du cinéma. Les deux films mettent en vedette des jeunes. Dans **Mille zéro : la tournée sage**, quatre adolescents effectuent un périple à travers les écoles secondaires du Canada pour sensibiliser les étudiants au problème des armes nucléaires et dans **Chronique d'un temps flou**, Sylvie Groulx nous présente quelques jeunes adultes, leur quotidien, leurs désirs et leurs idées. Pourtant, malgré la beauté de leur projet et de leur cause, les adolescents de **Mille zéro : la tournée sage** n'arrivent jamais à ressembler à autre chose qu'à eux-mêmes. Ils restent convenus parce qu'ils sont filmés d'une manière paresseuse et convenue, comme un banal reportage d'actualités. La caméra épouse sans condition leur point de vue, sans mettre en relief le moindre faux-pas dans ce portrait idyllique de jeunes idéalistes. Le film n'arrive pas à démonter un système, par exemple celui de l'interrelation entre le pouvoir politique, militaire et industriel ; il reste au niveau d'un moralisme assomant de type « C'est beau la vie » nourri à coup de statistiques non-contextualisées. Le comble, c'est qu'ils sont reçus au Parlement comme des héros sans que le film n'en soulève l'ironie, alors qu'ils sont récupérés par des politiciens qui en font des exemples pour la jeunesse ; joli à voir, tous ces roucoulements de

part et d'autre, on se comprend, on est du même monde, les marchands de canons peuvent dormir tranquilles. On aura compris que ce film joue uniquement sur le kitsch de la bonne cause ; comment, en effet, ne pas admirer ces jeunes qui ont foi en quelque chose, et, miracle en ces temps troublés, ne draguent pas, ne boivent pas, ne fument pas, mais causent.

La réussite de **Chronique d'un temps flou** masque cependant un manque de relève dramatique chez les documentaristes. À part Sylvie Groulx et Marquise Lepage (le très touchant **Un soleil entre les nuages**), seuls Marc-André Berthiaume et Yves Bélanger reprennent le flambeau avec **Forcier**, « **En attendant...** ». Sujet difficile s'il en est un, André Forcier est traqué jusque chez lui par les réalisateurs, qui doivent littéralement arracher à leur sujet des bribes de sa vérité. Forcier est écartelé entre la nonchalance et la passion, l'indifférence et le refus catégorique de se livrer. **Forcier**, « **En attendant...** » est réalisé avec les moyens du bord et tire parti de cette précarité en misant sur le côté brut du direct. Projeté juste avant **Kalamazoo**, le film de Berthiaume et Bélanger jette un éclairage révélateur sur le tournage du dernier long métrage de Forcier, qui a connu une gestation difficile.

Les autres documentaires qui émergent par leur rigueur ou leur approche formelle originale ne sont pas légion et viennent de cinéastes rompus à l'exercice du cinéma direct : **L'Art de tourner en rond II** de Maurice Bulbulian, **Liberty Street Blues** d'André Gladu et **le Gars qui chante sua jobbe** de Serge Giguère. Trois cinéastes qui ont d'ailleurs déjà été primés pour leurs moyens métrages dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois.

Le Gars qui chante sua jobbe est un film pluriel : une comédie musicale lutte des classes en cinéma direct. C'est aussi un *home-movie* : car Giguère y inscrit sa parenté. Réalisé sur une période de dix ans, le film est rythmé par les chansons de Bruno Giguère, personnage central, préposé d'ascenseur dans un hôpital et chansonnier western à ses heures. On pense évidemment à **Oscar Thiffault**, dont **le Gars qui chante sua jobbe** est à la fois le départ et le prolongement. Serge Giguère porte un regard chaleureux sur la culture populaire sans chercher à récupérer par la *glamourisation*. Cette approche est partagée par André Gladu dans **Liberty Street Blues**. Gladu connaît son sujet : le jazz de la Nouvelle Orléans, il a déjà sillonné l'Amérique en compagnie de Michel Brault et du preneur de son Claude Beaugrand pour la série **le Son des Français d'Amérique**, véritable encyclopédie filmée de la musique francophone. **Liberty Street Blues** est un aboutissement qui plonge au cœur de l'âme du peuple Noir. Du vendeur de légumes à l'intellectuel, les voix et les rythmes convergent à l'unisson. Le film suit la structure d'une journée scandée par une parade musicale qui traverse la ville, tenant à la fois d'un chemin de croix musical avec ses stations, ses arrêts dans les bars et les maisons pour des mini-concerts et du carnaval dans son rôle originel : la prise de possession des rues par le peuple, le renversement des rôles. C'est très beau, très chaud, c'est beaucoup plus qu'un film sur le jazz, c'est un film jazz.

Maurice Bulbulian avec **l'Art de tourner en rond II**, poursuit son analyse rigoureuse de la question amérindienne, principalement dans les rapports de force juridiques et politiques entretenus par les autorités fédérales dans le cadre des conférences constitutionnelles sur les droits indigènes. Après la sortie de **l'Art de tourner en rond I**, Bulbulian fut déclaré *persona non grata* à la dernière conférence, ce qui ne l'a heureusement pas empêché de fixer sur pellicule (grâce à Serge Giguère) le mépris et le racisme des Mulroney et consorts. Bulbulian filme les discours sans fioriture dans un style au classicisme épuré, tout entier mis au service de la clarté. En plus des difficultés de tournage, Bulbulian doit maintenant faire face à l'hypocrisie des réseaux de télévision qui refusent de diffuser ses œuvres (voir Entretien avec Maurice Bulbulian dans ce numéro à la page 16).

Si relève il y a, elle penche vers la fiction. Courts ou longs métrages, certains fauchés, d'autres riches, proposent avec un bonheur inégal des portions d'univers imaginaires. **Abijévis** de l'abibien André Dudemaine a le courage d'être résolument anti-télévisuel à l'heure où le salut du cinéma québécois semble passer par le petit écran. Voyage au pays des spectres de la mémoire, guidé par des voix *off* traversant une tempête de neige nocturne. Immenses plans où la neige atteint une dimension hallucinatoire, hypnotique, où nous franchissons des galaxies miniatures au cœur de la tourmente ; tous les repères sont abolis, il n'y a que le noir, le blanc et la voix. Il y est question de survie, celle du cinéma, celle de la mémoire, et des humains, dont les seuls signes sont sonores, confrontés à l'âpreté du climat, du pays, de la vie. La parole est un fil qui guide et réchauffe les voyageurs dans une contrée inexplorée. La route s'efface et réapparaît, incertaine ; on guette les rares traces de la présence humaine, révélées par les phares, avalées par la nuit. La neige est comme un écran et un film en même temps — ne dit-on pas une pellicule de neige ? — où les phares/projecteurs (au sens cinématographique) transforment pour quelques instants chaque flocon en étoile, ou en star, si vous préférez. Visiblement, Dudemaine a quelque chose à dire et à montrer.

Chevaux en hiver de Rick Raxlen et Patrick Valley est un long métrage produit par la coopérative Main Film avec un budget dérisoire. Le résultat est plus qu'honorable, d'autant plus qu'il s'agit d'un film dont la plupart de l'action se situe dans les années 50. Chronique intimiste à saveur autobiographique, **Chevaux en hiver** raconte le dernier été d'un garçonnet dans un chalet près d'un lac. Raxlen et Valley témoignent d'une qualité malheureusement trop rare chez nos cinéastes : un sens formidable de la nature. Les oiseaux, les poissons, les insectes ainsi que les plantes occupent une grande place dans ce récit feutré, ponctué d'instantanés dramatiques. Les réalisateurs ont su tirer parti du mystère qui émane des êtres vivants qui évoluent dans les bois et que la plupart d'entre nous ne voient pas. Il y a comme une leçon de regard (donc de cinéma) dans **Chevaux en hiver**.

Bachar Chbib fait figure d'enfant terrible dans le petit monde du cinéma québécois. L'année dernière aux Rendez-vous du cinéma québécois, il

faisait du montage dans le hall de la Cinémathèque québécoise. Au Festival des films du monde, il eut une prise de bec remarquée avec un patron de Téléfilm Canada. S'il ne fait pas l'unanimité par ses méthodes, Chbib n'en tourne pas moins depuis quatre ans un long métrage par année. Avant la présentation de **Clair Obscur**, il gratifia l'assistance d'un petit discours dans lequel il affirmait prendre ses distances face à l'esthétique dominante du cinéma québécois, exhortant par la même occasion les cinéastes à faire des films plus divertissants (*entertaining*), ce que, dit-il, les Américains ont compris. En voyant **Clair Obscur**, le *speech* du cinéaste m'est apparu comme une clé pour lire le film et le film (qui a bien peu à voir avec ce que les Américains appellent *entertainment*) comme une métaphore amusante du cinéma québécois vu par Bachar Chbib.

Dans une ferme coquette, remplie d'animaux de toutes sortes, vivent un couple de fermiers, leur fille et le grand-père. Le décor est idyllique, tout est à sa place, la vie est réglée selon un rituel immuable, c'est beau mais l'ennui règne. Une chanteuse débarque à l'hôtel du village, celle par qui le scandale arrive, qui séduira le fermier, provoquera un drame, bref, fera éclater la routine. Cette famille, c'est le cinéma québécois, qui vivote dans ses formules, son système de production, ses fonctionnaires, un peu frileux, un peu replié sur lui-même, pépère (la présence de Jean-Claude Labrecque en chef de police du village est symbolique à cet effet). Arrive la chanteuse, le *glamour*, le showbiz, qui chante dans toutes les langues (c'est d'ailleurs le seul personnage doté d'une voix dans ce film sans dialogue) et l'harmonie est rompue, la passion s'installe et le système se dérègle.

Clair Obscur est un conte de fée philosophique sur le cinéma québécois qui tranche effectivement sur la production standard par ses forts partis-pris esthétiques. Les couleurs sont éclatantes (très beau travail de Michel Lamothe et Steven Reizes à la photo) sans verser dans l'outrance publicitaire. Le pari de l'absence de dialogues (face au cinéma le plus bavard du monde) est tenu malgré le schématisme qu'il ajoute aux personnages. Mais, après tout, ne sommes-nous pas dans une fable ?

Chbib a tenu son pari dans la mesure où son film est rafraîchissant, inventif et surtout hors-normes, un film qui lui ressemble. ■



Liberty Street Blues



Chevaux en hiver



Clair Obscur (à droite, le réalisateur)